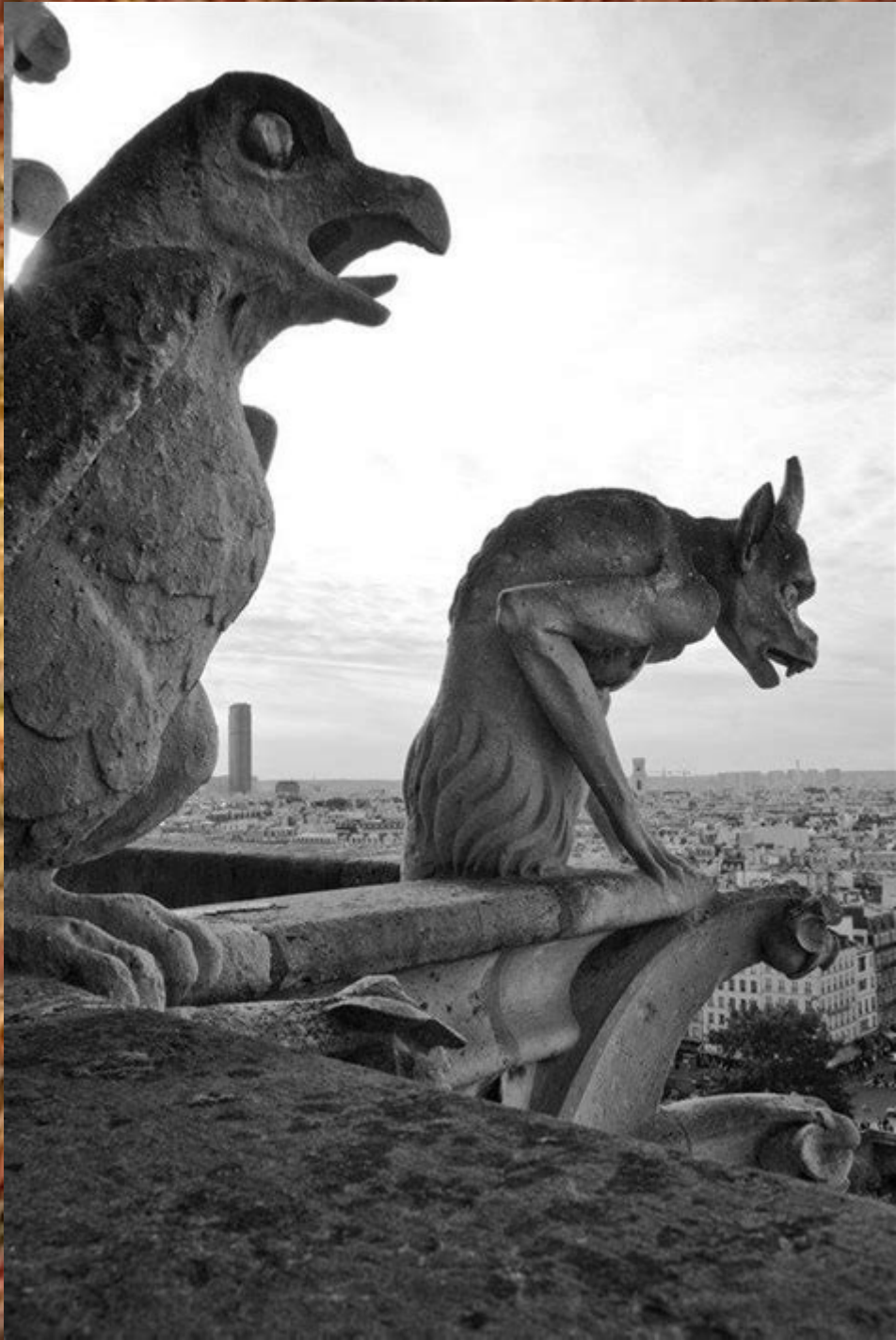




# Même Pas peur!

**Recueil de nouvelles fantastiques imaginées par la classe de 4e 4.**





# **MALÉDICTION**

Par Clément DAUGA, Lucie MAMERT  
et Milo PLANTIER

Le 26 février 2000, à Nanterre, un malheureux accident de voiture eut lieu au centre-ville. Il coûta la vie à deux personnes. Un enfant de quatre ans fut retrouvé, errant seul dehors, et c'était en fait le fils des deux victimes. Il s'appelait Tiago. Il passa ses jeunes années dans la rue. A l'âge de 28 ans enfin, il trouva un emploi peu payé dans l'un des cinémas du XVe arrondissement de Paris.

« Ok, Tiago, tu as fait du bon travail, tu peux rentrer chez toi, maintenant, annonça le patron du cinéma, mais avant, voici ta paye de 100 €.

— D'accord, merci beaucoup, Monsieur, mais je vais finir de jeter le popcorn avant de partir. » soupira Tiago.

« Fais attention en rentrant, il pleut des cordes ce soir. » dit le patron, avant de quitter le cinéma.

Tiago ramassait les derniers popcorns au sol, quand les lumières se mirent à clignoter de façon menaçante. L'écran du cinéma s'alluma, et une forme diabolique y apparut, suivie d'un cri à vous glacer le sang. Tiago tressaillit.

Sa frayeur ne dura pas car un homme sortit de la salle de projection et s'excusa : « Désolé, Tiago, j'ai dû appuyer sur un bouton sans faire exprès. » C'était le projectionniste. Tiago repartit le cœur battant, mais il se dit pour se rassurer que le dernier film projeté ce jour-là n'était autre qu'un film d'horreur.

Il sortit du cinéma et alla s'asseoir sur son banc attitré avec un parapluie certainement oublié au cinéma par un habitué. Lentement, il retrouva son calme. Il regardait en direction du cinéma, quand il crut voir deux énormes yeux rouges l'observer depuis la ruelle adjacente. Il lui sembla aussi percevoir des râles d'agonie, tandis que les yeux paraissaient se diriger dans sa direction. Tiago, terrifié, recula et trébucha sur quelque chose. C'est là qu'il découvrit un chien errant affamé qui fouillait dans les poubelles du cinéma. Au même moment, une femme passa devant lui et cette dernière lui proposa gentiment de dormir chez elle. Tiago, plein de reconnaissance, accepta avec un large sourire, sans réfléchir. Dix minutes s'écoulèrent jusqu'à ce qu'ils atteignent le domicile de la dame. C'était un petit appartement du XVe arrondissement.

En entrant, Tiago découvrit, les yeux brillants, un magnifique petit appartement rempli de peluches, de vieille vaisselle et d'un miroir très imposant dans le salon. La dame lui proposa de dormir sur le canapé. Ils mangèrent et parlèrent longtemps jusqu'à l'heure d'aller se coucher. Mais au cours de la nuit, vers cinq heures du matin, Tiago se réveilla en sursaut ; les lumières se mirent à clignoter et un cri horrifiant retentit dans tout l'appartement. Le jeune homme regarda le miroir, et c'est là qu'une forme terrifiante apparut. Il cria de toutes ses forces et commença à courir dans tous les sens pour trouver la sortie. La frayeur s'était emparée de lui, et cela ne s'arrangea pas quand il crut apercevoir la réincarnation du diable. Enfin, il parvint à sortir de ce lieu maudit, et il reprit son souffle. La dame qui l'avait invité sortit à ce moment-là de chez elle et lui demanda, inquiète :

« Pourquoi êtes-vous parti si précipitamment ? Que s'est-il passé ?

— Il m'a semblé entendre un cri strident, lui dit-il, j'ai vu le Diable dans votre miroir, j'en suis sûr !

— Mais de quoi parlez-vous, jeune homme ? Vous avez dû tout simplement voir le reflet de l'une de mes peluches dans le miroir », le rassura-t-elle.

« Et les lumières, alors ? » répondit-il méfiant, vous avez dû voir vous aussi comment elles clignotaient...

— Mais, Monsieur, il y a des variations de courant en ce moment ; ne vous inquiétez pas. Vous êtes bien émotif. », ajouta-t-elle.

Loin d'être rassuré, Tiago, encore sous le choc, décida de revenir à son banc, non sans avoir remercié la dame pour sa gentillesse. Cette dernière, confuse, regagna l'intérieur de son appartement. En chemin, Tiago se convainquit que c'était finalement son imagination qui lui jouait des tours.

Quelques mois passèrent ; chaque nuit, le jeune homme était réveillé par des voix effrayantes qui lui disaient qu'elles allaient le tuer. Peu à peu, Tiago sombra dans la folie.

Un jour enfin, il se rendit au cinéma comme d'habitude, au début tout se déroula normalement, puis vers midi, les voix dans sa tête reprurent. C'était la fin de son travail, mais au lieu de rentrer chez lui, Tiago monta sur le toit où un épais brouillard avait surgi du haut du bâtiment, il lui sembla que les gargouilles bougeaient. Il se mit à pleuvoir et l'orage se déchaîna. Le jeune homme s'assit alors au bord du vide pour admirer la vue, mais il eut l'impression de sentir quelqu'un ou quelque chose le pousser en avant. Il bascula et alla s'écraser au milieu de la route, vingt mètres plus bas.



# ***HURLEMENTS AU CREPUSCULE***

Par Maya ECRIVAIN et Axel NEVEU

Je marchais dans la ville de New York pour rentrer chez moi. Je sortais de mon entraînement de natation où j'allais tous les jeudis. Comme toujours, mon meilleur ami Diego partait avant la fin car il prétendait toujours avoir un rendez-vous. J'étais en chemin pour rentrer chez moi et retrouver ma femme et mes deux enfants, quand soudain, j'entendis un hurlement semblant venir d'une petite ruelle devant laquelle je passais. Inquiet, je hâtai le pas...

Le lendemain, j'empruntais le même itinéraire à la même heure tardive, quand j'entendis, exactement au même endroit que la veille, le même cri, mais cette fois, celui-ci fut suivi d'un deuxième. Cette fois, je rentrai chez moi en courant, non sans jeter régulièrement des coups d'œil anxieux par-dessus mon épaule.

Le jour suivant, je demandai à Diego où il se trouvait la veille, après notre entraînement. Il parut hésiter et me répondit qu'il s'était rendu chez sa mère qui avait besoin d'aide. Il semblait préoccupé par quelque chose, ce qui renforça encore ma méfiance.

Puis, deux semaines passèrent et plus rien de singulier ne se passa. Je me détendis et me dis que je devais avoir été victime de surmenage. Après tout, je m'entraînais tous les jours, ce qui était forcément source de fatigue.

Un jeudi soir enfin, je remarquai que Diego portait un bracelet jaune au poignet. Comme d'habitude, il quitta la piscine bien avant moi. En passant devant la même ruelle à laquelle je ne prêtais plus attention depuis quelques jours, je sursautai en percevant de nouveau des hurlements, mais cette fois, je pris mon courage à deux mains et je m'engageai dans le passage. Tout à coup, je glissai et me cognai la tête contre une poubelle. Enfin, je repris mes esprits, et étourdi, je repartis chez moi, agacé de n'avoir pas pu découvrir d'où provenaient les cris. J'étais pressé de retrouver ma famille qui devait se ronger les sangs. Pour ne pas inquiéter mes proches davantage, je passai sous silence l'incident, mais je commençai à me poser des questions sur Diego, ce qui risquait de nuire à notre relation amicale. De plus en plus intrigué par ses départs précipités, je décidai de mener ma propre enquête.

En plein jour, je repartis jusqu'à la ruelle où je trouvai, à mon grand étonnement, des éclaboussures de sang sur le mur qui la bordait. Sous le choc, je regagnai mon domicile. Une fois là-bas, l'un de mes voisins qui m'attendait m'apprit que ma femme avait été blessée par un animal enragé. Saisi par une angoisse mortelle, je me précipitai à l'hôpital, au chevet de mon épouse qui avait repris fort heureusement connaissance. A ma plus grande stupeur, cette dernière m'apprit que l'animal qui l'avait attaquée portait un bracelet jaune à la patte...



# ***Disparitions***

Par Enora GALLAYS et Luis RODRIGUEZ

Je recevais mon cousin Gérard à dîner. Cela faisait longtemps que nous ne nous étions pas vus. L'orage grondait et Brutus, mon doberman, aboyait et demandait sans cesse à sortir. Depuis la cuisine, je lançai à Gérard : « Fais-le sortir, s'il te plaît ! » Il lui ouvrit la porte, et je m'écriai aussitôt : « Mince ! Fais attention à Brutus, je ne crois pas avoir fermé la grille ! » Mais c'était trop tard, Brutus avait déjà eu le temps de s'enfuir et par la fenêtre, je vis Gérard courir après lui. Ils disparurent tous les deux dans la forêt toute proche.

Inquiet car l'orage se rapprochait et que Brutus en avait très peur, je me lançai à mon tour, sans réfléchir, à leur poursuite... La lune était pleine ; je m'en fis la remarque en la voyant éclairer mon chemin. Je marchai un long moment et je commençai à m'inquiéter, je ne les voyais nulle part. Je les appelai par leurs noms dans l'espoir de les voir surgir d'un buisson, mais en vain.

Au bout de plusieurs heures de recherche infructueuse, la nuit devenait de plus en plus sombre et humide, et j'étais trempé jusqu'aux os. La lune s'était cachée et j'avancai de plus en plus difficilement dans la forêt boueuse. Epuisé, je lançai un dernier appel : « Gérard, Brutus, où êtes-vous à la fin ?! » J'espérais une réponse de leur part : un aboiement, un appel... mais rien ! Je décidai donc, à contre cœur, de rentrer chez moi, en espérant que d'ici le lendemain, je les retrouverais ou qu'ils rebrousseraient enfin chemin. Je regardais autour de moi et me rendis compte alors que je m'étais perdu. Je ne savais pas quel chemin prendre. Ce qui était surprenant, c'était l'épais silence. Il n'y avait absolument aucun bruit... Seule ma respiration saccadée me parvenait. J'étais trempé, j'avais froid, mes mains étaient moites... Quelle heure pouvait-il bien être ? Malheureusement, j'avais oublié mon téléphone et ne pouvais donc pas appeler quelqu'un à l'aide. Je décidai de tenter ma chance et de regagner un chemin, afin de rentrer.

Tout à coup, un craquement fort se fit entendre à proximité... De moins en moins rassuré, je soufflai : « Brutus, Gérard ?! », mais rien... Puis, des bruissements de feuilles comme si quelqu'un se déplaçait rapidement... trop rapidement... La lune sortit alors un instant des nuages, et je crus distinguer une ombre immense se dessiner sur le sol. Mais une ombre qui n'avait rien d'humain... Un frisson me parcourut, il me fallait fuir ! Mon cœur battait la chamade ; la meilleure idée qui me vint à l'esprit fut de courir, mais dans quelle direction ? Je ne savais pas... L'ombre grossissait de plus en plus, je tremblais à présent. Tout à coup, un hurlement si fort et si terrifiant se fit entendre...

Je pris mes jambes à mon cou ; je courais de toutes mes forces. Au loin, je voyais un énorme arbre, et entendant des bruits derrière moi, je décidai de me cacher derrière celui-ci. Cela faisait des heures et des heures que je n'avais rien bu, ni mangé, et sans téléphone portable, c'était la panique. Je ne savais plus quoi faire. De nouveaux craquements se firent entendre, cette fois-ci plus légers. A bout de forces, je repris cependant espoir et j'appelai : « Brutus, mon chien ? » Incroyable ! Je vis alors Brutus surgir à mes côtés ! Il me sauta dessus et me lécha le visage. Je le serrai contre moi et je me mis à pleurer de soulagement, mais cela fut de courte durée. Je touchai son collier et j'y trouvai attaché un tissu maculé de



sang.

Effaré, je reconnus celui-ci aussitôt, c'était un lambeau du tee-shirt de Gérard. Autour de nous, le vent et l'orage se calmèrent... l'ombre n'était plus là.

Grâce au flair de Brutus, nous retrouvâmes notre chemin. Cela prit un peu de temps, mais nous regagnâmes enfin la maison. Elle était là, devant nous ! Je me jetai sur mon téléphone et appelai la police pour l'alerter de la disparition de mon cousin. La personne à l'autre bout du fil me dit d'attendre vingt-quatre heures encore, c'était la procédure.

Pourtant, je ne pouvais pas attendre, le souvenir du bout de tee-shirt ensanglanté me poussait à agir au plus vite. Le jour commençait d'ailleurs à se lever, mais je devais d'abord m'occuper de moi : une douche, des vêtements propres, manger et boire... et je ne devais pas oublier non plus de nourrir Brutus. Après tout, un peu de repos me permettrait de reprendre des forces avant de repartir à la recherche de Gérard. Je ne resterais pas sans rien faire.

A 18 heures, je pris Brutus avec moi et repartis explorer la forêt. Je me servis du bout de tee-shirt pour que Brutus puisse suivre l'odeur de Gérard et nous guider. Peut-être que son flair me serait encore utile cette fois-ci.

La nuit commençait à tomber, mais je n'interrompais pas mes recherches. Tout à coup, Brutus se mit à aboyer et courus dans une direction que seul lui connaissait. Comme la nuit d'avant, la pluie se mit à tomber de façon intense. Je glissai plusieurs fois sur le chemin. Cette forêt me paraissait immense, et les ombres, les bruits... Quelle angoisse ! Puis, Brutus s'arrêta brusquement et se mit à hurler à la mort ; à bout de souffle, je m'approchai lentement, ne sachant pas ce que j'allais trouver... Une fois que je fus plus près, je vis un morceau de quelque chose... Oh quelle horreur : c'était une main ! A cette vue, je fus pris d'un vertige. Je sentis le sol se dérober sous mes pieds... Il fallait pourtant que je vérifie, malgré la nausée qui m'avait saisi. Je me rapprochai prudemment pour ramasser l'atroce morceau, mais en le prenant, je m'aperçus que c'était très lourd et que cela résistait. La main n'était pas glacée, sous l'emprise de la terreur, je m'empressai de la lâcher. Je dégageai quand même la boue, les feuilles et les branches, et le corps de Gérard apparut. Une immense griffure lui barrait le torse, ses vêtements étaient lacérés, il avait du sang et beaucoup de blessures ainsi qu'une énorme morsure au bras. Je me penchai pour prendre son pouls et m'assurer qu'il était bien vivant. C'était faible, mais il battait encore. Je voulus le ramener à la maison et le transporter à l'hôpital. Je ne comprenais pas ce qui avait pu lui arriver ; les idées se bouscuaient dans ma tête. On aurait dit qu'un animal l'avait agrippé... Mais quel animal avait bien pu lui infliger de telles blessures... Un ours ?! mais nous n'étions pas en montagne pourtant...

Avec la force du désespoir, je réussis à le ramener jusqu'à chez moi. Je me dépêchai de démarrer la voiture, mais elle ne marchait pas. Je regagnai alors la maison pour prodiguer les premiers soins à Gérard. J'essayais de le faire boire, il gémissait. Je lui parlais et tentais de le faire réagir, mais il ne répondait pas. Enfin, son pouls se fit plus régulier, comme si son corps se régénérait, je ne comprenais pas comment tout cela pouvait être possible. A travers la fenêtre, la lune scintillait. Brutus se mit à aboyer et recommença à gratter la porte, je regardais sans trop comprendre son agitation, mais je voyais que quelque chose lui faisait peur. Je me détournai et m'approchai de Gérard. Ses blessures avaient arrêté de saigner et semblaient même cicatrisées. Je n'en croyais pas mes yeux. Totalement éberlué, je vis mon cousin bouger. Il ouvrit les yeux brusquement : ceux-ci me parurent jaunes.



# **LA POUPÉE MALÉFIQUE**

## **Par Safia HAFIDI et Lorenzo MAMMONE**

Je sortais de mon chalet, comme je le faisais tous les matins pour nourrir mes animaux. J'étais emmitouflé de la tête aux pieds, frileux comme je l'étais. Je ne voyais pas à plus de trois mètres, l'épais brouillard m'embrouillait la vue. Je vis mon voisin Augustin devant sa maisonnette qu'il avait repeinte en rouge et vert. Il s'approcha de moi.

« Mon ami, comme on se retrouve ! Cela fait bien longtemps qu'on ne s'est vu ! s'exclama-t-il.

\_ Bonjour Augustin, j'ai travaillé dur ces derniers jours, j'ai pris quelques congés, dis-je en m'agenouillant pour refaire mon lacet.

\_ Mais enfin, Bertrand, tu as perdu la tête ?! A cette période de l'année... s'étonna-t-il.

\_ Je sais, je sais... répliquai-je en me relevant.

\_ Dis-moi ce qui t'arrive, demanda-t-il, curieux.

\_ En ce moment, je ne me sens pas très bien. Je vois flou, je me sens constamment surveillé. J'ai l'impression d'entendre des choses..., lui confiai-je.

\_ Prends rendez-vous chez M. Roussi. me conseilla-t-il. Il est spécialisé dans ce genre de troubles. Il l'a dit que cela arrivait souvent à cette période de l'année. », ajouta-t-il.

Surpris, je lui racontai que j'avais fabriqué une figurine, la semaine précédente. Je l'avais trouvée si réussie que je l'avais mise sur la commode dans ma chambre. J'étais ensuite allé à la cuisine car c'était l'heure du dîner ; ensuite, j'avais écouté de la musique et au moment de me coucher, j'avais retrouvé la poupée sur le lit. Mon voisin tenta de me rassurer en me disant qu'elle avait simplement dû tomber. J'avais tort de m'inquiéter. Je lui répondis :

« Je sais bien, mais je t'assure que son regard était glacial. Ce n'était plus la poupée que j'avais créée... »

Augustin me dévisagea, pensant sans doute que j'étais devenu fou à force de vivre seul, puis il prit congé pour aller nourrir ses chèvres. Je rentrai chez moi, tout étourdi. Enfin, je décidai de suivre les conseils de mon voisin et ami et d'aller consulter ce M. Roussi.

La maison de cet homme était assez étrange, très sombre surtout. Dès l'entrée, un frisson me parcourut. Mais cet homme, oh oui, cet homme me fit plus peur encore que son logement ! Je me rappelle encore exactement comment il était. Il était robuste, barbu. Une longue barbe rousse lui couvrait le bas du visage, mais il était chauve. Il était vêtu d'un long manteau vert, mais éclaboussé de taches rouges, je n'arrivais pas à distinguer si c'était du vin ou bien... du sang... Et cette marque sur sa main, une profonde cicatrice me fit vraiment peur. Elle était énorme, et je ne pouvais détacher mon regard d'elle.

Mon hôte se présenta et me rassura en prétendant s'être taché en buvant. Il espérait ne pas m'avoir trop effrayé. Ses paroles étaient certes rassurantes, mais je sentais bien que la situation l'amusait. Je m'empressai de prendre congé sans lui avoir confié ce qui m'amenait.

Le lendemain, je sortais de chez moi pour aller faire quelques courses, quand au rayon jouets, je revis un vieil ami, M. de G. De nouveau, je racontai comment

j'avais façonné une figurine et comment elle m'avait semblé différente au moment d'aller me coucher. Sentant mon angoisse, il m'invita à lui rendre visite pour échanger sur le bon vieux temps.

A mon retour au chalet, je m'arrêtai sur le seuil. La pièce était en désordre et la figurine était sur le canapé. Mon sang ne fit qu'un tour ! Cette fois, c'était sûr, je devenais fou. Je me décidai à contre-cœur à retourner chez cet homme dont la vue m'avait tant effrayé. J'avais besoin de l'aide de M. Roussi, je devais bien le reconnaître. Celui-ci accepta de me recevoir dès le lendemain, non sans s'étonner que je prenne rendez-vous si tard.

J'étais à l'heure pour mon rendez-vous, mais je dus patienter une demi-heure car M. Roussi n'était pas chez lui. Enfin, il arriva, son manteau encore une fois recouvert de taches d'un liquide rouge ; il portait un sac dont s'échappait la même substance qui, selon moi, ressemblait quand même fortement à du sang. Je ne pus réprimer un frisson quand il s'approcha de moi et me dit, rassurant, qu'il était désolé de son retard, mais qu'il était en train de faire de la confiture de cerises. Il me demanda si je savais que les bains de cette confiture étaient tout à fait bénéfiques pour la peau. Puis, il me fit entrer et je lui confiai tout ce qui m'inquiétait depuis quelque temps. Loin de paraître inquiet, il répondit que cela devait être juste un voisin qui s'était introduit chez moi et qui me faisait des blagues. Pas besoin de s'affoler, selon lui.

En rentrant chez moi, je me sentais confus, troublé. Pourquoi personne ne me croyait ? J'étais bien décidé à jeter cette poupée qui me compliquait la vie depuis que je l'avais créée, quand j'aperçus celle-ci devant ma porte. Je sentis mon sang se figer, quand je vis qu'en plus, sa couleur avait changé, elle était devenue rouge, rouge comme le sang, mais aussi comme le manteau du Docteur Roussi et comme la maison de mon voisin Augustin. C'était inexplicable. Que m'arrivait-il ?

En m'approchant, je discernai son regard qui me fit froid dans le dos, et je n'eus pourtant pas le courage de la jeter. Je la laissai simplement dehors. Cette nuit-là, je ne réussis pas à dormir. Avais-je perdu la raison ? D'abord, cette poupée qui semblait se déplacer, puis ce docteur qui avait un comportement très singulier... Il fallait que j'oublie toute cette histoire une bonne fois pour toutes. Alors, je me forçai à fermer les yeux.

Le lendemain, en me réveillant, quelle ne fut pas ma surprise quand je vis ma maison vide ! Il n'y avait plus rien, plus un meuble, plus un vêtement, rien, mis à part cette poupée... J'étais à bout ! Mon cœur palpitait si fort que j'en avais le souffle coupé. Nous étions lundi, je décidai donc d'aller voir l'ami qui m'avait invité quelques jours auparavant, M. de G. , mais notre entrevue ne parvint pas à m'apaiser. Cette fois, j'étais bel et bien perdu ; je me sentais maudit. Je me jurais de ne plus jamais revenir chez moi. Chaque fois que je me déplaçais, j'avais l'impression d'être surveillé par cette chose. Je fuyais tout le temps, je ne dormais plus, les gens me nommaient « le fou ». Ils n'avaient pas tort d'ailleurs.

Un jour enfin, je revenais à l'hôtel où je logeais depuis quelques jours, après une promenade pour me changer les idées, quand je vis dans ma chambre... la poupée !





# ***Le Prêtre maudit***

## **Par Téo CUZACQ et Noémie GACHEN**

Tous les jours, mon père m'amenait à l'école, et avant de rentrer, après la classe, j'allais me confesser à l'église.

Un beau jour, papa était malade, si bien qu'il n'avait pas pu m'amener à l'école. En rentrant, j'avais un mauvais pressentiment qui se confirma, en effet, papa n'était plus à la maison, mais aux urgences avec maman où je les rejoignis. Elle m'expliqua qu'il avait fait un arrêt cardiaque et qu'il n'était plus parmi nous.

Le lendemain, à mon retour à l'école, les autres élèves avaient appris que mon père était décédé, mais cela ne les empêcha pas de se moquer de moi comme d'habitude, et je passai une journée horrible. En rentrant, j'allai à l'église et sur le seuil de la maison de Dieu, je trouvai un vitrail en mille morceaux, comme pour m'en barrer l'entrée...

Malheureusement, mes camarades me suivaient partout et, me voyant sur le seuil de l'église avec devant moi le vitrail brisé, ils commencèrent à me reprocher de l'avoir cassé sous le coup de la colère, alors que ce n'était pas vrai. Je me refusai à leur répondre et je continuai mon chemin vers l'autel. C'est alors qu'une bougie sembla s'éteindre sur mon passage. La peur me saisit, je fis volte-face et rentrai à la maison en courant, comme si un démon était à mes trousses. Je ne pus en parler à ma mère pour ne pas l'inquiéter. Elle n'avait pas besoin de cela, la pauvre...

Le lendemain, avant de regagner la maison, je retournai à l'église. Un homme se trouvait là, avec moi. Au début, je ne savais pas trop qui c'était, mais quand il se leva, j'aperçus sa soutane et je me dis que ce devait être le curé. Il était pourtant assez étrange, il avait un sourire tout à fait terrifiant et de grands yeux globuleux qui semblaient vous absorber. En plus de cela, je crus déceler des taches de sang frais sur son habit. La peur me saisit, mais il fallait absolument que je prie pour l'âme de papa. Pourtant, l'angoisse fut plus forte et m'obligea à quitter les lieux.

Pendant quelque temps, l'effroi que j'avais ressenti en présence de cet homme m'interdit de retourner à l'église. Un jour enfin, je pris mon courage à deux mains et je m'y rendis. En entrant, je n'aperçus pas l'être qui m'avait fait si peur... J'étais plutôt rassurée. Je m'installai donc pour prier, mais à peine assise, je sentis une présence derrière moi, je n'osai pas me retourner. Quand j'entendis un bruit sourd, je me tournai enfin, rien... Décontenancée, je repris ma prière cependant, et là, le curé se trouvait devant moi. Je ne l'avais pas vu s'approcher, mais il était bien là, avec sa soutane maculée de sang et il me fixait de ses yeux horribles! Il était terrifiant. Je ressentis alors un élan irrésistible, il fallait que je morde... Je n'avais plus le choix... J'approchai ma bouche de son cou et je le mordis de toutes mes forces. Il poussa un cri glaçant que la ville entière aurait pu entendre.



Djo Djokkos

# **CHAIR DE POULE...**

Par Mathys DARTIGUELONGUE et Alix FUDALA

Gérard était berger dans les montagnes, c'était un petit homme doux qui était aux petits soins de ses animaux. Au petit matin, il se levait et ouvrait à ses moutons et il nous nourrissait nous, les poules, puis il allait promener ses moutons dans la montagne. Ensuite, il mangeait. L'après-midi, moi Nuggets, je les voyais aller marcher, lui et sa femme, depuis mon perchoir dans le poulailler. Ils rentraient vers 16 heures et, Gérard allait chercher des légumes au jardin pour le repas du soir. Après dîner, je voyais la lumière de leur chambre s'allumer, puis s'éteindre très vite.

Ce soir-là, vers 23 heures, l'orage grondait. Non loin du poulailler, j'aperçus une première lumière étrange qui semblait provenir de la chambre de Gérard et Monique. Au même moment, un second coup de tonnerre retentit et un grognement d'animal féroce se fit entendre dans la nuit noire. Ce grognement me terrorisa, j'en eus la chair de poule ! Et je partis me réfugier au fond du poulailler, de peur que ça ne recommence. J'entendis alors des pas se rapprocher, ma frayeur grandissait. Je pris alors mon courage à deux pattes et avançai la tête pour voir ce que c'était, c'est là que je vis un immense loup garou. A sa vue, je pris la fuite et courus me réfugier dans la maison de Gérard.

A l'entrée, je découvris la femme de Gérard évanouie. Gérard n'était pas là, lui. Mais où pouvait-il être ? Un troisième coup de tonnerre fit vibrer la maison, et à ce moment-là, Gérard entra, sans faire attention à moi. Il trouva sa femme inconsciente au sol et claqua des doigts pour la réveiller. Elle ouvrit les yeux et lui demanda si c'était un rêve ou la réalité ; il lui répondit qu'elle avait certainement rêvé car lui, ne se souvenait de rien. Je ne comprenais pas de quoi ils parlaient tous les deux, et je ressortis avant qu'ils n'aient refermé la porte.

Au petit matin, Gérard nous apporta notre nourriture et se rendit compte qu'il manquait l'une d'entre nous. Il repartit en direction de la maison, sans doute pour en informer sa femme.

La nuit suivante, aucun orage n'éclata. En nous apportant notre grain, il nous recompta attentivement et parut très contrarié qu'une autre de nous manquait à l'appel. Il semblait réfléchir à ce qui pouvait bien nous faire disparaître. Nous l'entendîmes dire : « J'en aurais le cœur net, même si je dois veiller toute la nuit pour surveiller les poules ! »

Ce soir-là, il s'installa précisément à côté de moi, Nuggets, sa poule préférée, ce qui me stressa. Il finit par s'endormir, et vers le milieu de la nuit, sa femme, qui avait été réveillée par un nouveau coup de tonnerre, fit irruption dans le poulailler, déclenchant une panique collective, d'autant que nous aperçûmes à la lueur d'un éclair, un loup qui rôdait. Celui-ci s'enfuit à la vue de cette femme debout dans le poulailler.

Le lendemain, Gérard et sa femme décidèrent de mettre en place des pièges pour capturer ce fameux loup, mangeur de poules. Quelques nuits passèrent, sans orage, ni disparition de poules. D'autres s'achevèrent par la disparition de certaines d'entre nous, mais toujours pas de loup...

Finalement, un matin, le loup était pris dans l'un des pièges. Gérard et sa femme étaient arrivés à attraper cette bête dont la femme de Gérard rêvait toutes les nuits. Avec mon imagination débordante, je pensais qu'il s'agissait d'un loup garou, mais non, c'était un vrai loup, certes effrayant, mais un simple loup.



La nuit suivante pourtant, vers 23 heures, l'orage gronda. Et j'aperçus, comme la première nuit, une lumière étrange qui venait de la chambre de Gérard. Au même moment, un second coup de tonnerre retentit et un grognement d'animal féroce se fit entendre dans la nuit noire. Celui-ci me parut identique à celui de la première nuit. Décidément, je devenais folle. Y avait-il une malédiction qui pesait sur notre poulailler ? Cette fois, en entendant des pas se rapprocher de nous, je partis me réfugier sur le toit. De mon poste d'observation, j'eus l'impression de voir une grosse créature noire sur deux pattes s'enfuir dans la forêt avec une de mes malheureuses amies dans la gueule...



# ***Les Proies***

Par Mila IRIBARNEGARAY et Timéo LACOUTURE

Trois élèves, tous âgés de seize ans, se rendaient à leur établissement, un célèbre lycée de Strasbourg. Les trois amis, Lucas, Sarah et Adrien, se connaissaient depuis la maternelle et ils étaient voisins ; leurs parents aussi étaient très amis. Ce matin-là, ils décidèrent de rompre avec la routine et d'emprunter un itinéraire différent. C'est là qu'ils passèrent devant une maison mystérieuse qui paraissait abandonnée. Elle les intrigua.

A la fin des cours, sur le chemin du retour, les trois amis repassèrent devant l'inquiétante propriété et décidèrent d'aller l'explorer. Malgré la peur que leur inspiraient la clôture cassée, les murs fissurés et les branches et les feuilles qui jonchaient le sol, ils s'aventurèrent plus loin. A l'intérieur de la demeure, ils eurent une sensation bizarre car partout où leurs yeux se posaient, ils remarquaient des objets anormaux. Des verres remplis d'eau posés sur une table, une télévision restée allumée. La maison n'était donc pas abandonnée ?! Depuis quand cette télé était-elle en marche ? Dès la première pièce, ils remarquèrent une tasse par terre, et dans la pièce suivante, ils virent une autre tasse ; on aurait dit la même... Les trois élèves prirent peur quand ils constatèrent que d'une pièce à l'autre, la même tasse apparaissait. Il leur semblait que cette tasse bougeait, qu'elle les suivait, comme si elle avait été vivante ! Tout à coup, ils entendirent la porte d'entrée claquer. Terrifiés, ils abandonnèrent cette fois les lieux et rentrèrent chez eux.

Ils se demandaient si cela était bien réel et s'ils devaient en parler, si on les croirait. Ils ne savaient pas quoi faire. Quand Lucas rentra chez lui, ses parents étaient partis manger chez des amis et ils devaient y passer la nuit, le jeune homme était donc tout seul. Au milieu de la nuit, il se réveillait d'un horrible cauchemar, quand il lui sembla voir la tasse sur sa table de nuit. Il hurla de peur et partit se réfugier dans la cuisine. Mais là, il crut voir apparaître derrière lui, sur la paillasse, la tasse. Il prit ses jambes à son cou et courut chez Adrien.

Là, comme Adrien ne se réveillait pas, il jeta un caillou contre sa fenêtre pour le tirer du sommeil. Son ami émergea enfin et Lucas lui expliqua tout ce qui s'était passé. Tous les deux décidèrent d'aller chercher Sarah, mais quand ils furent tous de retour chez Lucas, la tasse avait disparu. Ses amis se moquèrent bien de lui, mais Lucas remarqua qu'ils tentaient de cacher leur trouble.





# L'OMBRE DES JARDINS

Par Claire DUBOIS, Soan JACQ et Ilian VERWICHT

Moi, Frédérick Bondil, j'avais été engagé, à l'âge de 32 ans, comme jardinier au château de Versailles. J'y travaillais depuis quelques mois déjà quand, un matin au réveil, je croisai mon reflet dans le miroir de ma chambre. Je considérai un instant mes magnifiques yeux bleus, mes cheveux brun caramel. J'étais vêtu d'un grand manteau noir, d'un pantalon bleu marine et d'une casquette à carreaux. Je me trouvais vraiment élégant, et j'étais vraiment un jardinier de talent, tellement que le propriétaire du Château de Dompierre, venu en visite, m'offrit une somme considérable, pour que j'accepte de quitter Versailles pour la demeure de ses ancêtres. Il se plaignait qu'aucun jardinier ne reste longtemps à son service. Convaincu par l'énormité de ma nouvelle paye, j'acceptai.

Quelque temps plus tard, j'étais en train de travailler dans ces nouveaux jardins, quand il se passa quelque chose de bizarre. C'était un paisible soir de septembre ; je taillais tranquillement une haie, lorsque le brouillard se leva. Alors que je m'affairais, je remarquai, à travers les fenêtres du château, une ombre étrange qui semblait se déplacer d'une salle à l'autre. Je décidai donc d'aller voir. Dès mon entrée, il me sembla entendre des bruits étranges qui paraissaient provenir du grenier ; je pris mon courage à deux mains et montai les étages. Soudain, je ne perçus plus rien. Je m'arrêtai et tendis l'oreille, mais plus rien. Je redescendis donc pour poursuivre mon travail. Plus tard dans la soirée, alors que je ramenaï mes outils dans le château, je perçus les mêmes bruits que précédemment. Cette fois, l'inquiétude me gagnait malgré moi et je résolus d'appeler un ami pour qu'il vienne passer le reste de la nuit à mes côtés, ce qu'il fit.

Le lendemain, je repris mon travail comme si de rien n'était. Je me disais que ma réaction avait vraiment été ridicule ; pourtant, au moment où je rangeais mon matériel, je revis cette ombre mystérieuse. J'eus la sensation qu'elle m'appelait à l'intérieur du château. Je me sentais comme poussé en avant par une force supérieure, je marchais, et je me retrouvai à remonter un long couloir que je n'avais jamais vu jusque-là, j'en étais presque certain. Au bout, une lourde porte devant laquelle je m'arrêtai, intrigué. Enfin, j'en franchis le seuil. Je crus voir alors l'ombre qui se trouvait là, immobile devant la fenêtre qui s'ouvrait sur un balcon. Je m'avançai, en frissonnant, et mon cœur sembla s'arrêter quand cette apparition parut me traverser. Pris de panique, je me sentais paralysé, incapable de faire un geste. Puis, je repris mes esprits et voulus m'enfuir, mais la lourde porte claqua devant moi. C'est alors qu'en me retournant, il me sembla voir une femme aux cheveux noirs, vêtue d'une longue robe blanche, et qui me fixait du regard. Heureusement, à cet instant, le jour se leva. Les rayons du soleil passèrent à travers les carreaux, illuminant toute la salle, et la femme disparut. Cette créature terrifiante était partie comme elle était apparue.

Ma décision était prise ; j'appelai un taxi, je rassemblai mes affaires et, laissant une lettre au propriétaire du château, je quittai les lieux. Je lui expliquais que son château était vraisemblablement hanté, et que je n'y resterais pas une minute de plus.

Au moment où je montais dans le taxi, le rideau de la pièce parut bouger. J'aurais pu le jurer, et je quittai cet endroit de malheur, sans regret. Ce ne fut que deux ans plus tard que je repensai à toute cette histoire, quand je rencontrai par

hasard un ancien collègue jardinier qui m'apprit que mon ancien maître s'était jeté par la fenêtre. Décidément, il ne faisait pas bon vivre au Château de Dompierre, me dis-je.



# ***DANGEREUX INVITÉ***

Par Ana FERNANDEZ et Noa LASSEMBLÉE

A 15 ans, j'étais plutôt petite pour mon âge. J'avais de longs cheveux noirs, ce qui m'avait souvent attiré de la jalousie de la part des autres filles. J'avais les yeux marron, et au lycée, chacun me connaissait car moi, Mathilde, j'étais plutôt talentueuse et même assez douée, je dois le dire, dans certaines matières. J'aimais passer du temps avec ma meilleure amie et mes autres amis.

Ce jour-là, une journée en apparence comme les autres, du moins c'est ce que je pensais, en descendant du bus, je sentis que quelque chose n'était pas comme d'habitude... Je décidai d'ignorer ce sentiment étrange qui me prenait tout à coup, mais une sensation d'inconfort me comprimait la poitrine ; alors, je regardai autour de moi. Je ne remarquai rien à première vue, mais en me retournant, je vis une personne plutôt mystérieuse : un homme, plutôt grand avec de très longs poils aux bras. Mais j'étais loin de lui, donc je me dis que c'était juste un homme qui allait dans la même direction que moi. Cependant, il continuait de me suivre. La peur et l'angoisse s'emparèrent de moi, si bien que je pris mon téléphone et instinctivement, je prévins ma meilleure amie, Rose. Je tombai sur son répondeur, et la panique me submergea. Je décidai alors de courir jusqu'à chez moi, sans me retourner. Après ce jour-là, une année tranquille s'écoula.

Le soir d'Halloween, je me trouvais dans mon salon, quand soudain, un inconnu toqua à la porte. Je regardai par le judas, ne reconnaissant pas la personne qui se tenait là, à la clarté de la pleine lune. J'hésitai avant de déverrouiller la porte, puis finalement, je l'entrouvris. A ce moment précis, un orage éclata, accompagné d'une forte pluie. Je sursautai et poussai un cri d'angoisse, puis je me repris et considérai l'inconnu qui venait de frapper à ma porte. Il me fallut baisser la tête, tellement cet homme était petit. Il portait un grand manteau noir avec des bottes jaunes. Il avait le visage très pâle et sa capuche cachait ses yeux, ce qui me perturba fortement. L'inconnu paraissait être un enfant perdu, sans ses parents, et me demanda de l'aide. Je l'invitai donc à entrer et à me raconter ce qu'il faisait là, tout seul, dans cette petite ville. L'enfant me dit qu'il s'appelait Romain et qu'il avait juste besoin d'aller aux toilettes. Je lui montrai le chemin ; pendant ce temps, je m'assis sur le canapé. La télévision était allumée, et là, les informations qui passaient me glacèrent le sang. Il était question de nombreuses disparitions récentes. Un individu, se faisant passer pour un enfant, s'introduirait chez les gens à la recherche de ses prochaines victimes... A cet instant, je me levai la peur au ventre et me risquai jusqu'à la cuisine où je m'emparai d'un petit couteau. Puis, n'écoutant que mon courage, j'allai voir si mon étrange invité était encore dans les toilettes parce que cela faisait un long moment qu'il y était. J'approchai mon oreille de la porte, puis je frappai en m'exclamant : « Romain, sors de là ! Sinon j'appelle la Police ! », mais toujours pas de réponse. Quand je finis par entrouvrir la porte, le garçon n'était plus là. Je n'avais pourtant pas rêvé...





## ***Un Salon de coiffure à vous faire dresser les cheveux sur la tête...***

Par Lydwine BURAUD, Emilien DEKENS et Courtney RICHER

Chaque matin, je me rendais à mon salon de coiffure que j'aimais tant. Je l'avais depuis un an. J'avais une vie parfaite, un mari et deux magnifiques enfants ; je ne pouvais pas rêver mieux, jusqu'au jour où tout avait basculé.

Un jour, comme tous les autres, je fermais la porte à clé, avant d'aller me coucher, pour me protéger et qu'ILS ne me fassent pas de mal. Le lendemain matin, mon réveil sonna à 6h00 et je me préparai. En entrant dans mon salon de coiffure, je sentis une présence ; j'eus si peur que j'appelai ma mère pour lui confier mes inquiétudes. Elle me rassura en me disant que j'avais dû rêver.

Le lendemain matin, quand j'arrivai sur mon lieu de travail, je m'aperçus que l'armoire qui contenait les colorations et autres produits de soins était ouverte. Je l'avais pourtant fermée à clé la veille... Aussitôt, je ne pus réprimer un frisson et je restai figée sur place. Je décidai de me rendre au commissariat. Après avoir parlé aux policiers, je me sentis soulagée, mais ce fut de courte durée...

Juste devant la porte d'entrée de ma maison, je butai sur un couteau et, osant à peine regarder par la porte entrouverte, je découvris mes enfants et mon mari poignardés, les bras attachés, et comble de l'horreur, on leur avait coupé un doigt à chacun. J'éclatai en sanglots et refermai brusquement la porte à clé pour me protéger et qu'ILS ne puissent pas s'en prendre à moi aussi. Puis, changeant d'avis, je décidai de retourner à mon salon de coiffure, pensant y être plus en sécurité.

Une fois là-bas, je découvris de nouveau la même armoire que précédemment, entrouverte. Cette fois, je sentis la chair de poule gagner tout mon corps. C'est alors que j'entendis des éclats de rire d'enfants qui semblaient provenir de mon arrière-boutique ; leurs voix disaient : « On veut juste jouer avec toi. » ILS m'avaient retrouvée... Prise de panique, je m'évanouis. Quand je me réveillai, j'étais dans une chambre d'hôpital où une infirmière bienveillante me dit que je pouvais rentrer chez moi. J'avais bien trop peur pour faire ce qu'elle disait, je ne savais que trop ce que j'allais y trouver. Alors, je résolus d'aller une semaine chez ma mère, là-bas au moins, je serais en sécurité.

Au bout d'une semaine où je ne parvins pas à me confier à ma mère, celle-ci me renvoya chez moi en me disant qu'une dispute entre époux, cela pouvait arriver, et qu'il était temps que je me réconcilie avec mon mari, Roger. Décidément, elle ne comprenait rien...

Alors, refoulant mon envie de m'enfuir, je retournai à la maison où une surprise de taille m'attendait : les corps de mes enfants et de mon mari n'étaient plus là...



# **L'Affreuse figurine,**

## **Par Sarah KANIUKA et Loan RISTERUCCI**

Asher Scott, 25 ans, vivait dans une forêt du Wyoming. Il cultivait ses fruits et ses légumes, chassait, et coupait du bois pour le chauffage, mais aussi pour son travail, puisqu'il était sculpteur sur bois. Malheureusement, il n'était pas encore connu et rencontrait des difficultés financières.

L'hiver s'installa ; les récoltes étaient très mauvaises et l'une de ses sculptures avait disparu. Loin de s'en inquiéter, il en était soulagé, au contraire, car cette dernière le mettait mal à l'aise, dès qu'il était en sa présence, depuis qu'il l'avait sculptée.

Un matin, il émergea d'un affreux cauchemar où il voyait la statue qui avait disparu écraser un enfant. Il balaya ce souvenir désagréable, car il avait un rendez-vous avec son premier client du mois. Il devait gagner un peu d'argent s'il voulait s'en sortir.

Une voiture se gara quelques instants plus tard devant la maison. Une femme en sortit avec un enfant. C'était une surprise pour lui car sa cliente n'avait pas mentionné qu'elle viendrait avec son petit garçon. En regardant de plus près le visage de ce dernier, il eut une impression de déjà-vu. C'était celui de son rêve, il aurait pu le jurer... Il se mit à trembler, et la femme sembla le dévisager étrangement. L'enfant, lui, se dirigea vers une statuette représentant un avion qu'il fit tomber. Celle-ci se retrouva en miettes. La femme, très pâle, s'empressa de prendre une autre figurine pour son fils et un nain de jardin et quitta les lieux.

La nuit qui suivit, Asher fit un autre cauchemar : un enfant se brisait la nuque, et le sculpteur se réveilla en sursaut. De plus en plus troublé, il alla au parc se changer les idées. Là, il vit un groupe d'enfants qui jouaient dans l'aire de jeux, et là, l'un d'eux tomba et se brisa la nuque. Ses parents se précipitèrent et à sa grande surprise, il reconnut la femme qui lui avait acheté le nain de jardin, la veille.

Affolé, il courut au supermarché le plus proche et acheta de la nourriture pour plusieurs semaines. Il avait décidé de s'isoler pour retrouver ses esprits.

Un mois plus tard, c'était le contraire qui s'était produit. Asher s'était barricadé dans sa maison ; il avait mis des grilles tout autour de son logement et avait détruit toutes ses statues sauf une, celle qui lui avait provoqué son impression de malaise. Elle était réapparue, sans qu'il sût comment... Il l'avait enfermée dans un coffre qu'il déposa au fin fond de la forêt.

Cette nuit-là, Asher était désespéré ; il avait perdu bon nombre de ses sculptures et ne répondait même plus à sa sœur. Justement, il venait d'écouter son dernier message qui datait de la veille. Elle lui disait qu'elle s'apprêtait à lui rendre visite. Il lui faudrait au moins une journée entière de route pour parvenir jusqu'à la cabane d'Asher perdue au fond des bois. Le jeune homme se releva pour se faire une tasse de café, mais il glissa, tomba et perdit connaissance. Il fit un cauchemar. Sa sœur était sur la route et avait du mal à voir où elle allait en raison de l'orage qui s'était levé. Là, la statue maudite apparaissait au beau milieu de la route. C'est là qu'il revint à lui ; aussitôt, il entendit un coup de tonnerre. Avait-il juste rêvé ? Il se releva précipitamment, enfila son imperméable et se rua dehors. Il progressait difficilement car la pluie lui fouettait le visage et ses pieds s'enfonçaient dans la boue. Enfin, il aperçut la voiture de sa sœur qui avait percuté un arbre. Il se

précipita au secours de sa sœur qui expira dans ses bras. Avait-il bien entendu ? Les derniers mots de celle-ci avaient-ils bien été : « La statue...Toi aussi, tu l'as vue... ? » Il fut saisi d'un vertige et s'effondra aux côtés du corps de sa sœur.







# L'INCONNUE

Par Pénélope OLLIER-FAREL et Armand TASTET

Ce matin-là, aux premières lueurs du jour, je me tenais tranquillement à l'angle de la rue Gambetta à Saint Sever, quand je vis Enzo, le professeur d'histoire de mon fils au Collège Cap de Gascogne, qui descendait la rue en direction de la boulangerie du centre-ville. Il descendait tranquillement le trottoir d'en face, quand tout à coup, son regard fut attiré par une jeune femme qui s'apprêtait à traverser la route, comme il allait visiblement le faire lui aussi avec son fils Enzo, mais la passante ne semblait pas avoir vu la voiture qui arrivait à toute allure. Quentin abandonna alors son fils et se précipita pour ramener la malheureuse sur le trottoir, en sécurité, et lui éviter de se retrouver sur la trajectoire du bolide, mais arrêtée brutalement dans sa marche, la femme bascula en arrière. Elle ne comprenait pas ce qui se passait et elle demanda à Quentin pourquoi il l'avait ainsi tirée en arrière. Celui-ci lui expliqua qu'il avait agi ainsi pour lui éviter de se faire écraser par la voiture qui arrivait à vive allure. Il lui tendit alors la main pour l'aider à se relever et la conduisit à la boulangerie toute proche, le temps qu'elle recouvre ses esprits. Ensuite, resté à mon poste d'observation, curieux de savoir ce qui allait arriver, je le vis la raccompagner chez elle.

Quelques jours plus tard, lorsque je le rencontrai au café de la place, je ne pus m'empêcher de l'interroger sur l'inconnue qui avait manqué de se faire percuter par la voiture. Il m'apprit que depuis, ils n'avaient pas cessé de s'envoyer des textos. Alors que nous sortions ensemble du café, nous remarquâmes la même femme qui avait cette fois un chien avec elle. Elle l'attacha à un banc devant la boulangerie, avant d'entrer. C'est là que nous vîmes le chien, que sa propriétaire avait sans doute mal attaché, s'éloigner en direction de la chaussée toute proche. Sans hésiter, mon compagnon s'élança en direction du chien. Il s'empara de la laisse pour le retenir et le ramena à sa maîtresse. Je ne pus m'empêcher de remarquer le regard qu'ils se lancèrent. L'un et l'autre semblaient ravis de se revoir, d'autant que mon ami venait de sauver le chien de l'inconnue. Avant de m'éloigner, je les entendis se fixer un rendez-vous le soir-même. Curieux de savoir ce qui allait se passer, je me promis d'être moi aussi au restaurant L'Art des Mets, à l'heure dite.

Ce soir-là, j'étais déjà à ma table, lorsque je les vis s'approcher. Une atmosphère étrange régnait... Décidément, je devais avoir bu un apéritif de trop en les attendant car c'était un soir comme les autres, à n'en pas douter, même si des éclairs zébraient le ciel. La météo que j'avais consultée, un moment avant de me rendre au restaurant, annonçait pourtant un temps clément. C'était singulier, vraiment, et le coup de tonnerre puissant qui retentit, au moment où le couple, au centre de toute mon attention, entra dans la salle, me fit sursauter.